

Au milieu de ce spectacle de destruction, nous faisons un retour vers le passé; nous faisons disparaître en imagination la vaste forêt qui dévore ces vestiges respectables; nous reconstruisons par la pensée chaque édifice, avec ses terrasses, ses pyramides, ses ornements sculptés et peints, ses proportions hardies; nous ressuscitons les personnages qui nous regardaient tristement du milieu de leurs encadrements; nous nous les représentons parés de riches costumes rehaussés par l'éclat des couleurs, coiffés de gracieuses aigrettes; il nous semblait qu'ils gravissaient les terrasses du palais et les degrés des temples; ces évocations fantastiques réalisaient pour nous les plus brillantes créations des poètes orientaux. Dans le roman de l'humanité, rien ne m'a plus vivement ému que le spectacle de cette cité, autrefois vaste et splendide, aujourd'hui bouleversée, saccagée, silencieuse, trouvée par hasard, couverte d'une végétation absorbante, et n'ayant pas même conservé son nom, aussi inconnu que son histoire; triste et solennel exemple des révolutions de ce monde!

Nous ne quitterons pas la province de Chiapas sans mentionner une autre enceinte ruinée découverte dans le voisinage d'Ocozingo. Mais la description de ces restes d'une grande ville nous entraînerait trop loin. Bornons-nous à dire qu'on y remarque des édifices grandioses assis sur des pyramides élevées, et renfermant des détails de sculpture analogues à ceux qu'on observe à Palenqué, mais beaucoup moins intéressants.

Quant à l'antiquité et au caractère particulier des ruines du Chiapas, nous reviendrons sur cette question après avoir fait connaître à nos lecteurs l'ancienne cité d'Uxmal, qui ne doit pas être mise à part dans l'examen de ce curieux problème.

RUINES DU YUCATAN.

La province de Yucatan forme, comme on sait, une péninsule qui se détache hardiment du sol de l'empire mexicain,

et s'avance, au milieu de la mer des Antilles, dans une direction nord-est et nord. Cette portion de terre, qui accidente d'une façon si singulière la région centrale de l'Amérique, a vivement excité l'attention des géologues et des érudits qui font de la géographie physique leur étude spéciale. En considérant l'ensemble des continents et des mers, on a remarqué que toutes les grandes protubérances et tous les grands enfoncements ont lieu dans un sens nord et sud. Cette observation est surtout juste pour les péninsules: en effet, l'Amérique méridionale, l'Afrique, l'Hindoustan, l'Indo-Chine, la Corée, le Kamtchatka, la Scandinavie, la Turquie, l'Italie, l'Espagne avec le Portugal, le Groënland, l'Acadie, les Florides, l'Alaska, la Californie, présentent au nord l'isthme qui les unit au continent, et au midi la pointe qui les termine. On ne peut citer que deux exceptions marquantes: le Jutland et le Yucatan. Mais, en étudiant la nature du sol de ces deux grandes presqu'îles, on a constaté que l'une et l'autre consistent presque entièrement en terres d'alluvion. L'exception n'est donc qu'apparente, et ne contredit en aucune manière le caractère général du phénomène que nous venons de rappeler. Quoi qu'il en soit, la péninsule de Yucatan constitue un des traits physiques les plus frappants du continent américain.

Au point de vue historique et archéologique, cette péninsule n'est pas moins intéressante, car elle est, pour ainsi dire, jonchée de ruines. Partout, dans cette partie de l'Amérique, la poésie des souvenirs parle à l'imagination du voyageur. Malheureusement, ces curieux débris n'ont été que partiellement examinés, ce qui explique suffisamment l'incertitude où l'on est encore sur la filiation, les arts et les religions de ces peuples éteints. Nul doute qu'une exploration complète de la province de Yucatan, au point de vue de la science et des arts, n'amènât des résultats positifs. Mais, en attendant, on en est réduit sur une foule de points de l'histoire des anciens Yu-

catèques, à des conjectures plus ou moins ingénieuses.

A quelque distance de Campêche, près de la rivière problématique de Champoton (*), et à douze lieues de la mer, on trouve, dans deux endroits différents, des ruines presque entièrement ensevelies sous une végétation puissante.

Il existe, à sept lieues au nord de Campêche, un très-grand tumulus autour duquel on a trouvé une quantité de terres cuites et de bouts de lances en silex artistement travaillé. D'autres tumuli, d'un abord difficile dans la saison des pluies, se voient à quatre lieues plus loin.

Sur la route d'Équelchacan, on peut visiter d'immenses grottes faites de main d'homme, et des monuments en partie cachés par la végétation et par les fragments qui couvrent la terre autour d'eux.

Non loin du Rio-Lagartos, deux pyramides isolées élèvent sur le rivage leur sommet couronné d'arbres séculaires.

Au cap Catoche (nord-est de la Péninsule), ce n'est pas un tumulus antique, ou quelques édifices épars, mais une ville tout entière, qui attend les investigations de l'archéologue.

Sur la côte située en face de l'île Cuzamil (Cozumel), on aperçoit une enceinte de monuments ruinés qui occupe une étendue de plusieurs lieues.

A la pointe de Soliman, et à la baie d'Espiritu Santo, les cartes les plus récentes indiquent d'autres vestiges de la civilisation yucatéque. Les tours qu'on découvre au loin, sur la route de Bacalar, sollicitent aussi l'attention de l'observateur.

(*) On ne sait si elle vient de l'intérieur du pays ou bien si elle est formée ou plutôt simulée par la mer. A un certain endroit où la rivière forme un grand lac, les bords sont couverts de bois si épais et si impénétrables, qu'on ne peut s'assurer si le Champoton remonte au delà de ce point. On ne pourrait résoudre cette question qu'en faisant le tour du lac dans un bateau rempli de provisions pour toute la durée de l'exploration.

21° Livraison. (GUATEMALA.)

Les belles ruines de Chichenisa, près de Valladolid, ne renferment pas moins de trésors scientifiques que celles de Tichoualahtoun, situées à huit lieues de distance. Enfin, si l'on suit la chaîne de montagnes qui traverse la Péninsule, depuis Muna jusqu'à Tecax, on rencontrera pour ainsi dire à chaque pas des traces intéressantes du séjour d'une nation puissante sur cette terre appauvrie et presque dépeuplée par la conquête.

Mais de toutes les ruines du Yucatan, celles d'Uxmal sont les plus importantes par leurs proportions, leur caractère, et le vaste espace qu'elles occupent.

A dix-sept lieues au sud de Mérida, capitale de la province, sur un plateau élevé, s'étend une enceinte de monuments ruinés, connus sous la dénomination d'Uxmal (*), à cause du voisinage d'une hacienda, ou ferme, qui porte ce nom. Ces restes d'une cité puissante couvrent, suivant M. Waldeck, un terrain de plus de huit lieues; ils sont beaucoup mieux conservés que Palenqué, ce qui permet de les examiner en détail.

Uxmal est le nom moderne, le nom provisoire et emprunté. Quelle est la véritable dénomination de ces ruines? En d'autres termes, quelle était la grande ville dont les vestiges jonchent aujourd'hui le plateau d'Uxmal? Les documents positifs nous font défaut pour résoudre cette question importante. M. Waldeck, qui a parcouru et habité le Yucatan pendant les années 1834 et 1836, a hasardé une solution que nous devons faire connaître: il affirme que cette ancienne cité ne pouvait être qu'Itzalane; et voici sur quelles considérations il se fonde:

Itzalane était la capitale des Itzaexes; or, l'enceinte dont il est ici question, révèle une ville de premier ordre;

Itzalane était positivement voisine de Mani. Or, les restes de Mani couvrent la plaine qui s'étend autour du plateau d'Uxmal;

(*) Prononcez *ouchmal*: ce nom signifie ancien, ou du temps passé. C'est à tort que quelques écrivains disent *Oxmutal*.

Les Itzaexes étaient le peuple le plus sanguinaire de ces contrées; or, le seul téocali, ou temple à sacrifices, qui, suivant M. Waldeck, existe dans tout le Yucatan, se trouve parmi les ruines qui nous occupent.

La seconde considération nous paraît la plus sérieuse. Toutefois, elle n'est pas assez puissante pour autoriser un jugement qui, vu l'absence de documents certains, nous semble quelque peu aventuré. Nous croyons donc, malgré l'autorité du savant voyageur, devoir continuer le nom d'Uxmal aux ruines dont nous allons parler.

L'aspect des ruines d'Uxmal est beaucoup plus imposant que celui des restes de Palenqué. D'abord les monuments ont des dimensions beaucoup plus grandes; ensuite le soin qu'on a pris de les débarrasser tout autour et dans un rayon assez étendu, des arbres qui en masquaient autrefois la vue, permet au voyageur d'en embrasser d'un regard l'ensemble majestueux; il en résulte une impression de surprise d'autant plus vive qu'on ne s'attend pas à une perspective aussi déagée.

Nous commencerons, sans préambule, par la description du monument qui, autant par sa situation que par la hardiesse de ses proportions, fixe tout d'abord et irrésistiblement l'attention de l'explorateur.

C'est un édifice assis sur une élévation artificielle de forme oblongue et arrondie aux deux extrémités; la base de la pyramide a deux cent quarante pieds de long et cent vingt de largeur; elle est entourée d'un revêtement de pierres carrées. Une rangée de marches abruptes conduit à une plate-forme en pierre, large de quatre pieds et demi, et qui règne tout le long de la construction pyramidale. Il n'existe pas de porte au centre de l'édifice, mais à chaque extrémité, une ouverture conduit à une pièce de dix-huit pieds de long sur neuf de profondeur; entre les deux salles, on en trouve une troisième de mêmes dimensions. Tout le monument est construit en pierre; à l'intérieur, les murs sont

remarquablement polis; au dehors, on observe au-dessus de la porte une corniche parfaitement travaillée, et, à partir de cette corniche jusqu'au sommet du bâtiment, toutes les faces du temple sont couvertes d'ornements aussi riches que compliqués, et formant une espèce d'arabesque. Le style et le caractère de ces sculptures diffèrent complètement de tout ce qu'on voit en ce genre soit en Amérique, soit ailleurs; elles n'ont même aucune analogie avec les ornements de Copan et de Palenqué. Ce sont des dessins étranges et indéfinissables, laborieusement tracés, quelquefois grotesques, mais souvent simples, du meilleur goût et pleins d'élégance. Parmi ceux dont il est permis de se rendre compte, on voit des carrés et des pierres polygonales portant des bustes d'êtres humains, des têtes de léopards, des feuilles, des fleurs, et ces gracieuses bordures connues sous le nom de grecques. Tous les ornements sont différents les uns des autres; le tout forme un ensemble dont la richesse produit un effet extraordinaire. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'aucun tableau aucune pierre isolée ne représente séparément un sujet complet; bien loin de là, les pierres contiennent chacune une partie du sujet, et, placées l'une à côté de l'autre, concourent à produire un ensemble qui n'existerait pas si elles étaient détachées. On pourrait dire que c'est là une espèce de mosaïque sculptée.

Devant la porte principale de ce singulier monument, un pavé de ciment très-dur conduit à la partie supérieure d'un autre édifice construit plus bas sur la pyramide artificielle dont il a été question. Il n'existe ni escalier, ni aucune autre communication visible entre les deux bâtiments. On est obligé de se suspendre aux broussailles qui poussent çà et là, et l'on finit par trouver une porte qui donne accès dans une pièce coupée par des corridors. Tout l'extérieur de cet édifice est semblable à celui du temple dont nous nous sommes occupé tout d'abord.

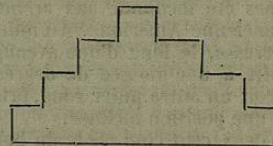
A Uxmal, comme dans la plupart des villes ruinées de l'Amérique, les Indiens donnent à chaque monument un nom particulier. Celui dont nous venons de parler s'appelle, dans le pays, *la Casa del Anano*, ou la maison du nain. Cette dénomination tire son origine d'une légende merveilleuse encore en crédit parmi les simples habitants de ces contrées.

Il en est un autre que l'on suppose avoir servi de couvent à des religieuses qui auraient passé leur vie, comme les vestales du Mexique, à conserver le feu sacré. Pour cette raison, on l'appelle *Casa de las Monjas*, ou maison des nonnes. Il est également situé sur une élévation artificielle d'environ quinze pieds de hauteur. Sa forme est quadrangulaire, et sa longueur est de quatre-vingts pas. Il offre à l'extérieur des ornements sculptés, semblables par leur richesse, leurs détails compliqués et leur caractère indéfinissable, à ceux dont il a été déjà question. L'entrée principale est large et s'ouvre sur une belle cour couverte de gazon, mais débarrassée des arbres qui l'encombrent. La façade intérieure est beaucoup plus riche d'ornements et plus travaillée que celle de l'extérieur; elle est aussi mieux conservée. D'un côté règne une série de pierres à facettes, sculptées avec goût et simplicité. A l'extrémité de la cour, deux serpents gigantesques, dont les têtes gisent sur le sol, s'enroulent, dans des directions opposées, le long de la façade.

En face de la maison des nonnes est un autre édifice bâti sur une plus petite élévation, offrant le même caractère, et connu sous la dénomination de *Casa de Tortugas*, à cause des tortues sculptées au-dessus de la porte. De larges crevasses dans ses murs feraient croire que ce monument a été ébranlé par un tremblement de terre. Il se trouve à peu près au centre des ruines, et l'on y jouit d'une vue magnifique.

Tout à côté, et un peu sur la droite, on aperçoit un bâtiment auquel on ne parvient qu'en escaladant deux hautes

terrasses. Le corps du monument n'a rien qui le distingue essentiellement des autres; mais la façade est surmontée d'un mur élevé, couvert d'ornements, et ayant cette forme singulière



Cette disposition lui a fait donner le nom de *Casa de Palomos*, ou maison des pigeons, désignation fondée sur la ressemblance qu'il offre, à distance, avec un pigeonier.

Vis-à-vis s'ouvre une avenue bordée de ruines, qui conduit à un monceau de pierres, tristes restes d'un ancien monument; derrière ce tas informe, on découvre un grand édifice précédé d'une cour dont le sol retentit sous les pieds du voyageur. On a constaté qu'il existait au-dessous de cette cour un souterrain revêtu de ciment, et qui a peut-être servi de grenier.

Mais le monument le plus remarquable d'Uxmal est celui que les Indiens nomment *la maison du gouverneur*. C'est le plus vaste, le plus digne d'attention, sous le rapport de l'architecture, et le mieux conservé. Il est construit sur une série de terrasses superposées qui lui donnent une assez grande élévation. La première, en commençant par la base, n'a pas moins de six cents pieds de long et cinq de hauteur. Elle est revêtue de pierres, et se termine en une plate-forme de vingt pieds de largeur, sur laquelle repose une seconde terrasse de quinze pieds d'élévation. La grande plate-forme qui s'étend au-dessus est cultivée par le propriétaire des ruines et plantée en blé. A l'angle sud-est de cette plate-forme on voit une rangée de piliers arrondis, ayant dix-huit pouces de diamètre et trois ou quatre pieds de haut; ces piliers occupent un espace d'environ cent pieds en longueur. On ne peut pas dire précie-

sément que ce soient là des colonnes, mais on ne peut se refuser à constater l'apparence d'analogie. Ce sont, du reste, à ce qu'il paraît, les seuls fragments qui pourraient, à la rigueur, faire supposer que la colonne n'a pas été inconnue aux architectes de l'ancienne Amérique. Au milieu de la terrasse, le long d'une avenue qui aboutit à une rangée de degrés, on aperçoit un autre pilier rond, brisé, et dans une position inclinée.

A deux cent cinq pieds du bord de la plate-forme, s'élève un escalier en pierre, large de plus de cent pieds, composé de trente-cinq marches, et conduisant à une troisième terrasse. Celle-ci est à quinze pieds au-dessus de l'autre, et à trente-cinq pieds du niveau de la plaine; et comme le paysage environnant est parfaitement dégagé, la vue, du haut de cette vaste éminence, se promène sur un superbe panorama. Il est évident que la seule construction de ces terrasses superposées a été un travail immense. C'est sur la troisième plate-forme que s'élève le majestueux palais dont les habitants ont fait la *maison du gouverneur*. La façade a trois cent vingt pieds de longueur. Situé sous un climat moins pluvieux et dans un lieu moins humide que Palenqué, cet édifice a conservé ses murs presque aussi intacts que quand ses hôtes l'abandonnèrent ou furent exterminés. Tout le bâtiment est en pierre; il est nu jusqu'à la corniche qui règne au-dessus de la porte; mais dans le haut, il est orné de sculptures aussi riches et aussi bizarres que celles des autres monuments d'Uxmal. Bien loin de pouvoir reprocher à son plan et à son exécution architecturale cette espèce d'étrangeté et de barbarie qu'on observe dans d'autres palais en ruine, on remarque dans ses proportions une grandeur et une symétrie tout à fait conformes aux saines règles de l'art. En contemplant cette magnifique construction, il est impossible de se persuader qu'on a devant les yeux l'œuvre d'un peuple dont l'épithète, tracée par les historiens, l'accuse d'avoir été d'une

ignorance profonde en matière d'art, et d'avoir vécu jusqu'au jour de sa destruction, d'une vie grossière et sauvage. A coup sûr, d'après le témoignage des voyageurs les plus véridiques, ce vaste palais peut soutenir la comparaison, sous le rapport de l'architecture, avec les restes de l'art égyptien, romain et grec.

Il faut signaler une particularité qui constitue une singulière anomalie dans un monument aussi complet et aussi régulièrement construit : c'est que tous les linteaux étaient de bois. Ces linteaux étaient des poutres pesantes, ayant huit ou neuf pieds de long, dix-huit ou vingt pouces de large, et douze à quatorze pouces d'épaisseur. Le bois en est excessivement dur et résiste au couteau. Comment expliquer l'usage du bois dans un édifice si solidement bâti en pierre? Serait-ce que ce bois ne se trouvant que dans le voisinage du lac de Péten, et le transport en étant aussi long que difficile à une pareille distance, on le considérait comme un objet de curiosité, et comme un ornement digne de la demeure des souverains? Quoi qu'il en soit, le fait est hors de doute. Ajoutons que la position des linteaux leur imposait la charge d'un mur de quatorze à seize pieds de hauteur sur trois ou quatre d'épaisseur. Il en devait résulter qu'à la longue, quelle que fût la dureté du bois, ils ploieraient sous un pareil poids. C'est ce qui est arrivé pour quelques-uns. Il en est qui sont brisés par le milieu, et soutiennent encore le mur, qui ne tardera pas à s'écrouler; d'autres sont tombés, entraînant dans leur chute tout ce qui reposait sur eux; enfin, quelques-uns sont dévorés par les fourmis, et seront bientôt réduits en poussière. En réalité, si l'on excepte le couvent, les dégradations observées dans les monuments d'Uxmal ont été, pour la plupart, occasionnées par la destruction de ces poutres. Si les linteaux avaient été de pierre, il n'est pas douteux que les principaux édifices ne fussent encore presque intacts. Il est évident que les construc-

teurs de ces temples et de ces demeures somptueuses croyaient qu'il y aurait toujours des mains empressées à réparer les dégâts occasionnés par la fracture ou la chute de ces pièces de bois.

La façade du palais qui nous occupe est tournée au levant. Au centre, et vis-à-vis l'escalier qui conduit à la terrasse, sont trois entrées principales dont une plus large que les autres. La porte du milieu s'ouvre sur une salle de soixante pieds de long sur vingt-sept de profondeur; cette pièce est divisée en deux corridors par un mur épais, percé d'une porte de communication. Le plan de ce corps de logis est le même que celui du couloir de devant dans le palais de Palenqué, à l'exception qu'ici le corridor n'occupe pas toute la longueur du bâtiment, et que celui du fond n'a pas de porte de sortie. Le pavé est composé de pierres carrées, et les murs sont également construits en blocs de même forme, parfaitement joints et merveilleusement polis. Le plafond se termine presque en pointe comme celui des corridors de Palenqué.



La division des autres ailes du palais correspond à celle de l'appartement central, et l'on observe une grande uniformité dans les ornements. Dans certaines pièces, les murailles sont revêtues de plâtre aussi fin que celui qu'on emploie à Paris. Il importe de remarquer qu'on ne trouve ici ni peintures, ni ornements en stuc, ni bas-reliefs, ni décorations d'aucun genre.

Un voyageur a trouvé un objet fort intéressant dans une salle de la Maison du gouverneur : c'est une grosse solive longue de dix pieds, très-pesante, et qui était tombée sur terre du haut de la porte où elle était placée. Sur le devant de cette poutre on voit une ligne de caractères creusés ou

empreints dans le bois, presque effacés, mais cependant assez visibles pour qu'on ait pu constater que c'étaient des hiéroglyphes analogues à ceux de Copan et de Palenqué. C'est peut-être le seul document qui puisse mettre sur la trace du passé de cette ville en ruine, car on ne trouve à Uxmal ni idoles comme à Copan, ni figures en stuc, ni tableaux sculptés comme à Palenqué, rien enfin de ce qui pourrait aider les investigations de la science moderne.

Il est un ornement qu'on retrouve dans presque tous ces édifices : c'est une tête de mort avec deux ailes étendues et des dents saillantes. Le tout a deux pieds de large, et s'attache aux murs à l'aide d'un crochet fixé par derrière.

Quant aux autres ornements dont la multiplicité étonne à Uxmal, et qui forment, comme nous l'avons dit, une espèce de mosaïque sculptée, aucune description ne pouvant en donner une idée, nous renvoyons le lecteur aux gravures qui les représentent.

Nous ne devons pas omettre un fait assez étrange qu'on a remarqué à Uxmal : c'est qu'on n'y a jamais connu d'eau. Les Indiens, qui fréquentent cette localité, affirment qu'il n'y a pas un seul ruisseau, pas une fontaine, ni même un puits, et que, pour trouver de l'eau, il faut aller à la ferme du propriétaire, qui est située à un mille et demi. Il est probable que les sources qui alimentaient la ville sont tarées, les citernes détruites, et les ruisseaux desséchés. Cependant les habitants éclairés des environs pensent que la face du pays n'est modifiée en rien; il faudrait donc qu'il existât des réservoirs souterrains, destinés à conserver des eaux cachées elles-mêmes dans les entrailles du sol. C'est là une question qui n'est pas sans intérêt, et dont la solution n'est pas aussi facile qu'on le croirait au premier abord.

Les ruines d'Uxmal sont connues en Europe depuis peu de temps, et elles le sont encore fort mal; il n'est donc pas surprenant qu'une foule de problèmes qui s'y rattachent aient été jusqu'à ce jour à peine posés. Les ruines de

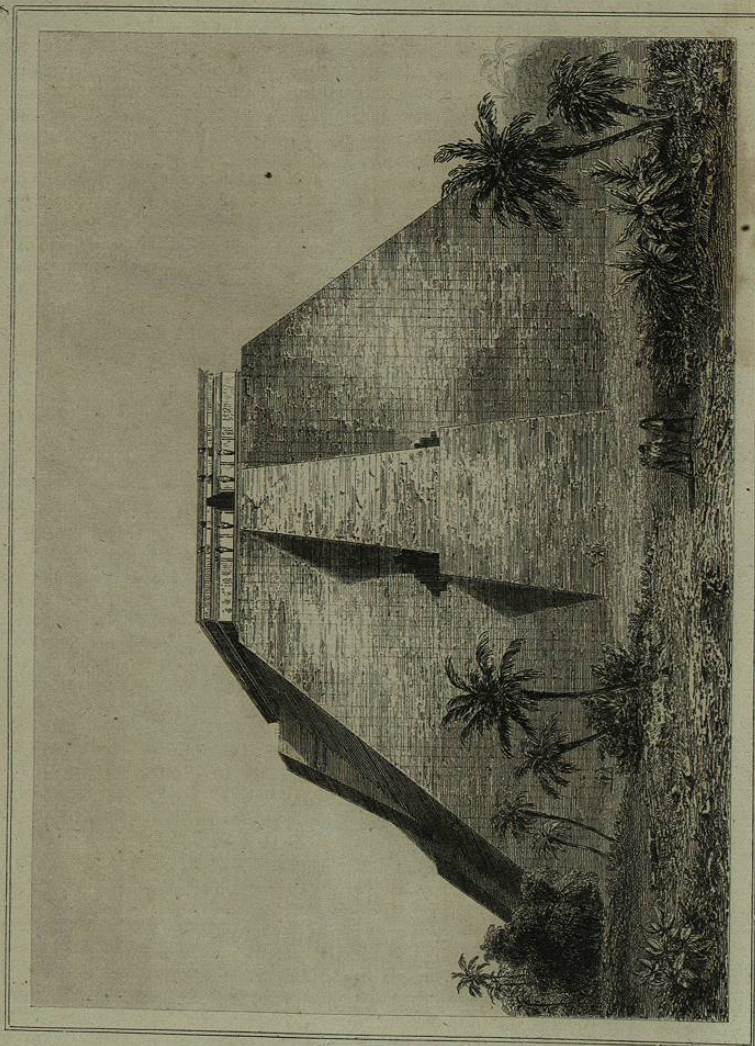
Palenqué, découvertes et explorées bien longtemps auparavant, renferment une multitude de choses qui sont encore des mystères pour nous. Ces débris d'une civilisation éteinte ont si peu occupé l'attention des hommes compétents, qu'on peut dire que le champ des antiquités américaines est encore à défricher.

On s'est livré aux conjectures les plus hasardées sur l'origine des ruines de l'Amérique septentrionale et centrale; on a fait des rapprochements plus ou moins ingénieux entre les monuments du nouveau monde et ceux de l'ancien. Qu'y a-t-il de fondé dans ces hypothèses si péniblement élaborées? Il est d'abord certain que les ruines américaines n'ont ni le caractère cyclopéen, ni aucune analogie avec les monuments grecs et romains; rien en un mot ne peut leur être comparé en Europe. Quant aux monuments antiques de la Chine et du Japon, qu'on a voulu faire entrer comme éléments dans l'examen du problème, ils sont assurément trop peu connus pour pouvoir fournir matière à une discussion sérieuse. On a parlé de l'Inde. Mais on ne trouve pas dans toute la partie de l'Amérique que nous venons de parcourir, une seule de ces cavernes dans lesquelles les Hindous aimaient tant à placer le sanctuaire de leurs idoles. Les Américains, loin de profiter des nombreux accidents de terrains, qui auraient si puissamment favorisé les travaux d'excavations, plaçaient leurs édifices sur des élévations artificielles construites à grands frais. Si les ruines de Palenqué étaient d'origine indienne, comment pourrait-on supposer que leurs constructeurs eussent brusquement renoncé à leurs habitudes et aux principes de l'art national? Les sculptures ne diffèrent pas moins. En Amérique, point de ces figures hideuses, contournées, difformes, décapitées ou à plusieurs têtes, comme celles qu'on remarque sur les monuments de l'antiquité hindoue. L'analogie observée dans la pose des personnages, dont quelques-uns sont assis à la manière des Asiatiques, ne suffit pas pour ser-

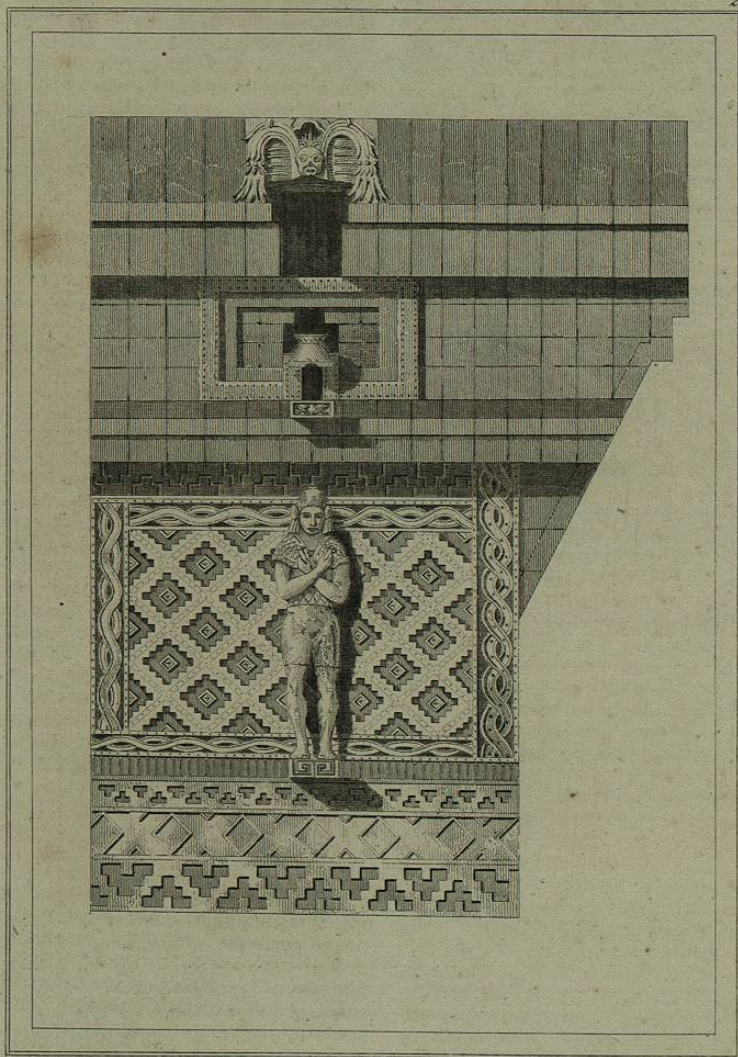
vir de base à un système de rapprochement.

Quant à l'Égypte, la ressemblance ne paraît pas mieux établie. On a beaucoup insisté sur le système pyramidal adopté dans les deux pays. Mais l'idée de la pyramide est naturelle à tous les peuples et ne peut prouver la communauté d'origine. D'ailleurs les pyramides égyptiennes diffèrent essentiellement des pyramides d'Amérique. Les premières ont un caractère particulier, uniforme, et furent toutes construites dans un même but; elles sont carrées à la base, et leurs faces offrent des degrés qui vont en diminuant jusqu'au sommet, qui est toujours en pointe. Les pyramides américaines sont toutes oblongues, arrondies aux quatre coins, et tapissées d'un revêtement de pierres unies: en fait de degrés, elles n'en ont qu'au centre et quelquefois derrière. Il en est qui sont coupées par de larges terrasses ou plates-formes superposées, communiquant les unes aux autres par des escaliers. En second lieu, les pyramides de l'Égypte sont creusées, elles ont des chambres intérieures, et, indépendamment des autres usages auxquels elles pouvaient servir, elles étaient des lieux de sépulture. Les pyramides américaines, au contraire, sont des solides parfaitement pleins, sans ouvertures ni excavations. Mais ce qui constitue la différence la plus frappante, c'est que les pyramides d'Égypte sont complètes en elles-mêmes, tandis que celles d'Amérique n'ont été élevées que pour servir de fondements à des édifices. Il n'existe pas en Égypte une seule pyramide supportant un temple ou un palais; il n'en est pas une seule en Amérique au sommet de laquelle on n'aperçoive un monument. Ajoutons que les Égyptiens se servaient, dans la construction de leurs édifices, de pierres de dimensions colossales; en Amérique, il n'en a pas été de même; tous les édifices sont bâtis de pierres de grosseur très-ordinaire, on n'en trouverait pas une qui fût digne de figurer dans un mur égyptien. Comparera-t-on les obélisques de l'Égypte aux idoles de Copan et de Quirigua,

YUCAIAN.



Facade de la Grande Pyramide.



Lemaître dessiné.

Détail de la grande Pyramide.

lesquelles sont sculptées sur des pierres isolées et placées debout comme des obélisques? Mais des blocs aussi médiocres n'ont jamais été employés en Égypte que dans la construction des murs les plus insignifiants; les obélisques qui servent d'ornements aux portes des grandes villes ont jusqu'à quatre-vingt-dix pieds de hauteur, et sont des géants auprès des pierres de Copan. L'imitation serait donc tout à fait ridicule, et il est beaucoup plus naturel de croire qu'il n'y a aucun rapport entre ces deux échantillons de l'art américain et de la sculpture égyptienne. La colonne, qui forme un trait distinctif des temples que baignent les eaux du Nil, n'existe pas non plus en Amérique. Jusqu'à présent on n'a pas trouvé une seule colonne proprement dite dans les ruines du Mexique, du Yucatan et de l'Amérique centrale. On n'y voit pas non plus le *dromos*, le *pronaos*, et l'*adytum*, qui caractérisent aussi les temples égyptiens. Enfin il est impossible de soutenir sérieusement, comme on l'a fait, que la sculpture américaine offre de l'analogie avec la sculpture des anciens habitants de l'Égypte. On s'en convaincra aisément en comparant entre eux des bas-reliefs des deux pays. On verra que l'usage du profil dans le dessin des personnages est le seul trait de ressemblance; encore faut-il observer que le dessin en profil se retrouve dans presque toutes les bonnes sculptures en bas-relief.

Les monuments américains n'ont donc nulle part leurs analogues. Ils sont d'une originalité complète, sans modèles, sans tradition; ils sont le produit d'une civilisation isolée, inconnue du reste du monde, et absolument indigène. M. Waldeck croit bien avoir reconnu sur les édifices d'Uxmal la trompe de l'éléphant asiatique et d'autres détails qui attesteraient, suivant ce voyageur, une origine indienne; mais, à en juger par ses propres dessins, à l'exactitude desquels nous avons toute raison de croire, c'est là une conjecture très-aventureuse. Nous ne voyons donc rien qui infirme notre conclusion, et nous pen-

sons, comme M. Stephens, que l'art américain est tout à fait exceptionnel, sans lien avec les œuvres des autres peuples.

Quelle date faut-il donner à ces vieux monuments du nouveau monde? Doit-on en faire remonter l'origine au delà des siècles historiques, ou les regarder comme le produit des derniers temps de l'Amérique indépendante? Cette ténébreuse question a fait naître des conjectures fort diverses et fort opposées, qu'aucune preuve historique ne vient appuyer. Lord Kingsborough a rattaché à une migration de juifs la vieille civilisation de l'Amérique centrale. M. Dupaix suppose à ses ruines une origine antédiluvienne, tandis que M. Stephens leur assigne une époque comparativement récente. Il y a, entre de tels systèmes, l'immense intervalle de quelques milliers d'années. Nous n'avons garde, comme on le pense bien, de prendre parti pour l'une ou l'autre de ces conjectures. Nous croyons qu'il n'y a nul moyen d'établir historiquement, ou même par simple analogie, l'âge dans lequel florissait le peuple qui fit ces grands travaux. M. Waldeck pense que la dynastie et la civilisation palenquéennes étaient éteintes longtemps avant l'établissement des Aztèques dans l'Anahuac. Nous le croyons aussi, et tout tend à établir que les monuments de construction aztèque, tels qu'ils existaient au moment de la conquête, ne furent que des copies fort altérées des grands et anciens édifices civils de l'Amérique centrale. Les conquérants, gens peu versés dans les détails de l'art, purent très-bien les confondre dans leurs descriptions, sans que la ressemblance fût parfaite; mais, par leurs récits même et par les traditions mexicaines, il reste constant qu'il y avait alors des temples, des pyramides et des palais en ruine, et qu'on regardait comme l'œuvre d'un peuple qui n'existait plus.

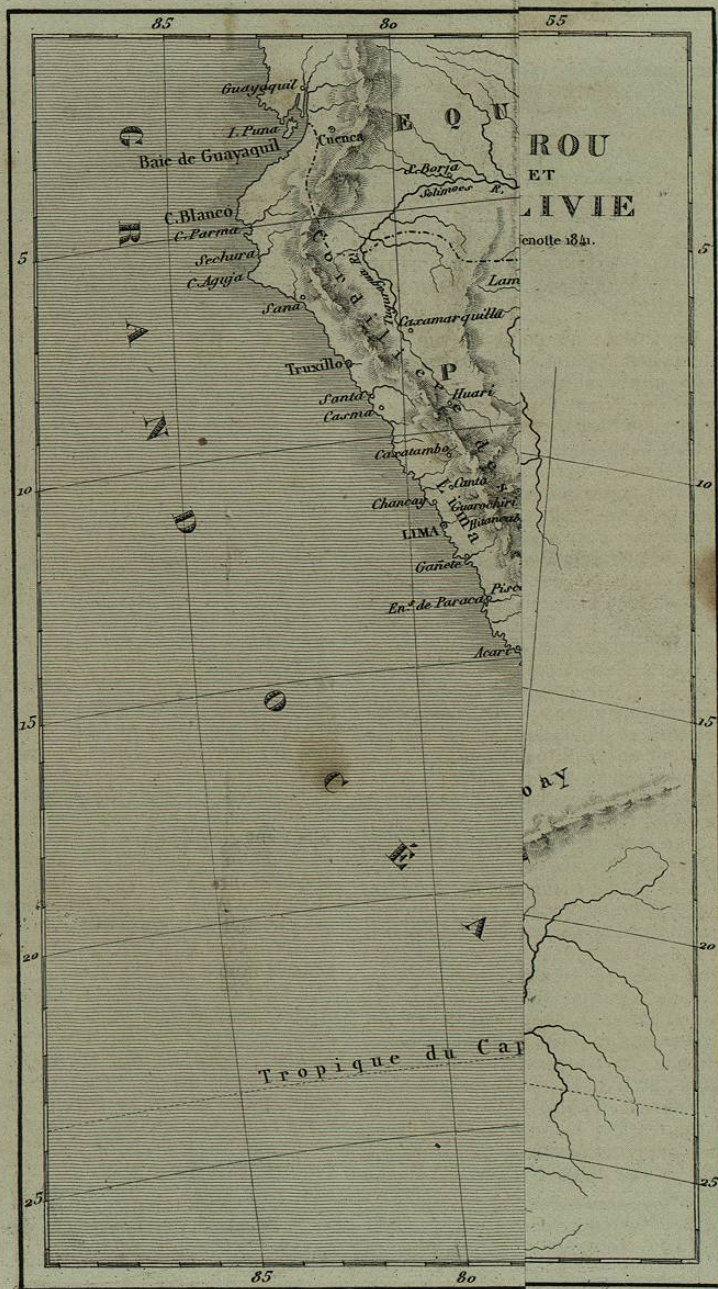
Toutefois, quel que soit le point de vue sous lequel on envisage ces questions, le nom de ce peuple, sa patrie, ses lois, ses mœurs, son culte religieux primitif restent un pro-

fond mystère. Ce qu'on ne peut méconnaître, c'est qu'il a laissé de merveilleuses traces de son passage sur la terre d'Amérique (*).

(*) M. Lacroix, jeune littérateur plein

de savoir et l'un des collaborateurs de L'UNIVERS, a pris part à notre rédaction du Yucatan et du Guatemala, nous lui adressons ici nos remerciements pour les curieux renseignements qu'il nous a fournis.

LARENAUDIÈRE.



PÉROU ET BOLIVIE.

PAR M. FREDÉRIC LACROIX.

C O U P D' O E I L G É N É R A L S U R L E P É R O U . — D I V I S I O N G É O G R A P H I Q U E .
— P R O D U C T I O N S . — D I V I S I O N P O L I T I Q U E .

Considérée au point de vue purement géographique, l'immense contrée connue autrefois sous le nom général de Pérou forme trois divisions naturelles : *bas Pérou*, *haut Pérou* et *Pérou intérieur*. « Les Andes, qui traversent le Pérou du sud au nord, forment généralement deux chaînes à peu près parallèles; l'une, la grande Cordillère des Andes, constitue le noyau central du Pérou; l'autre, beaucoup plus basse, est appelée Cordillère de la côte. Entre celle-ci et la mer, se prolonge le bas Pérou, formant un plan incliné large de dix à vingt lieues, et connu dans le pays sous le nom de *Valles*. Il est composé en partie de déserts sablonneux, dépourvus de végétation et d'habitants. Cette stérilité provient de l'aridité naturelle du sol et du manque absolu de pluies; car jamais, en aucune saison, il ne pleut ni ne tonne dans cette partie du Pérou; il n'y a de fertile que le bord des rivières et les terrains susceptibles d'être arrosés artificiellement, ou bien les endroits humectés par des eaux souterraines (*), résultat des brouillards et des fortes rosées. Dans ces lieux privilégiés, la terre ne cesse de se revêtir de la parure réunie du printemps et de l'automne. Le climat se fait encore remarquer par la douceur constante de la température. Jamais, à Lima, on n'a observé le thermomètre de Fahrenheit, à midi, au-dessous de 60 degrés (**), et rarement il s'élève, dans l'été, au-dessus de 86° (***) . La plus grande chaleur qu'on ait jamais

éprouvée à Lima fit monter le thermomètre à 96 degrés (*). La fraîcheur qui règne presque toute l'année le long de la côte du Pérou, sous le tropique, n'est nullement un effet du voisinage des montagnes couvertes de neige; elle est due plutôt à ce brouillard (*garua*) qui voile le disque du soleil, et à ce courant très-froid d'eau de mer, qui porte avec impétuosité vers le nord, depuis le détroit de Magellan jusqu'au cap Parinna. Sur la côte de Lima, la température du grand Océan est à 12°5, tandis que sous le même parallèle, mais hors du courant, elle est à 21° (**).

« Le pays compris entre les deux cordillères est appelé la *Sierra*. Ce ne sont que des montagnes et des rochers nus, entrecoupés de quelques vallées fertiles et cultivées. Mais ces montagnes renferment les plus riches mines d'argent que l'on connaisse, et les veines les plus abondantes se trouvent ordinairement dans les montagnes les plus arides. Le climat de la Sierra est l'un des plus salubres qui existent, si l'on peut en juger par la longévité de ses habitants. Quelques écrivains distinguent de la Sierra la plus haute chaîne des Andes, ou la région des neiges éternelles; nous pensons qu'il vaut mieux les comprendre l'une et l'autre sous le nom de *haut Pérou*.

« Derrière la chaîne principale des Andes s'étend, vers les bords de l'Ucayale et du Maraïon, une immense plaine inclinée à l'est, traversée par plusieurs chaînes de montagnes détachées, qu'on appelle au Pérou la *Montana real*. Sous un ciel pluvieux, souvent sillonné d'éclairs, l'éternelle verdure des forêts primordiales charme

(*) *Viagero universal*, XIV, 106.

(**) 15°56 centigrades.

(***) 30° centigrades.

(*) 35°56 centigrades.

(**) Humboldt, *Tableaux de la nature*, I, 126.